

L'amour au temps des zombies



Christophe Perrin

L'Amour au temps des
zombies

© Christophe Perrin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4648-1

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : LOU ENJALBERT

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mais pourquoi donc m'étais-je embarqué dans cette galère ? Sirotant mon café sous l'ombrage de la place de la Canourgue, je m'interrogeais. Le filet de tramontane qui agitait les feuillages estompait d'un léger murmure les conversations autour de moi tandis que l'amertume du liquide brûlant que j'absorbais par infimes gorgées soutenait mon introspection.

Ce jeudi matin, j'avais fait une halte au bureau. Je m'y rendis, non pas pour y entreprendre quelques tâches laborieuses ; la seule affaire que j'avais en cours, une histoire de fesses et d'arnaque entre une dame d'un âge certain, Charlotte de son prénom, et un jeune gigolo, suivait son cours. J'y passais pour récupérer une vieille paire de tennis en vue de grimper au sommet du Pic Saint Loup. La journée s'annonçait belle mais pas trop chaude, et j'étais assuré de ne pas croiser les hordes de montpelliérains qui envahissent les pentes du pic chaque week-end. Le Pic et rien que moi.

Après avoir relevé le courrier de ma boîte aux lettres à l'entrée du 32 de la rue Saint Guilhem, je grimpai gaillardement l'escalier jusqu'au troisième étage. J'y occupe un grand deux pièces, dont la plus petite me sert à la réception des clients. Trois chaises, un bureau et un meuble de classement. Sur l'un des murs, seule une reproduction d'un tableau de Van Dongen représentant une gitane dans l'entrebâillement d'une porte, vient troubler l'ambiance austère. C'est une curieuse, une scrutatrice. Rien ne lui échappe. Maria-Dolores est une sorte d'adjointe ; il lui arrive parfois de me faire part de ses avis sur les affaires et les clients. Elle est aussi le témoin perspicace et parfois critique de mon existence, une sorte de Jiminy Cricket en plus sexy. Suis-je un peu fou ? Parfois je me pose la question et la réponse est toujours identique. Oui, c'est fort possible. Mais je m'abstiens de trancher définitivement.

Après avoir jeté le courrier sur le bureau, quelques prospectus insignifiants, je présentai de tendres salutations à Maria-Dolores et passai à la Caverne. La

Caverne est la seconde pièce de l'appartement. Le chaos y règne. Livres, affiches, bouteilles de vin et de rhum pleines ou vides, instruments de musique et bois flottés, vieux magazines érotiques des années 70 et galettes de jazz en vinyle, portraits photographiques d'hommes, de femmes et d'enfants, chaussures italiennes et poteries, se mélangent, tapissent les murs et s'empilent en diverses configurations à l'équilibre parfois précaire. Un canapé, deux fauteuils club et au centre de la pièce un piano demi-queue. La Caverne est mon refuge. Les objets, les livres, mes souvenirs, s'y sédimentent en strates irrégulières qui rendent compte du fil rouge décousu de ma vie. La quête d'une impossible fusion entre le son et la chair, la rencontre sublime d'une note bleue parfaite et d'une matière féminine belle et mue par l'intelligence la plus haute. Dit de manière moins pontifiante, la musique et les femmes relèvent chez moi de l'obsession.

À l'entrée de la pièce, d'un lent regard circulaire que je savais vain, je tentai de localiser l'objet de mes recherches. Bredouille, j'inspirai profondément, fléchis les jambes en position de rumba et me jetai dans mon capharnaüm intime. Tel Ogun en chasse, tous les sens aux aguets, je zigzaguai entre des pyramides de livres et d'improbables amas d'objets. J'évitai le cadavre d'un Daumas-Gassac d'une légère glissade, et tombai en arrêt face à ma Gibson adossée à une terre cuite. Au pied de la guitare, les chaussures blanches aux bandes noires m'attendaient. J'allai m'en saisir lorsque la sonnette de l'entrée retentit. Mon geste resta en suspens tandis que ma tête pivota vers la fenêtre. Je restai ainsi en arrêt quelques secondes et ne retrouvai la capacité de me mouvoir qu'à la seconde sonnerie, celle-là plus insistante. J'allai à la fenêtre, l'ouvris, et me penchai pour identifier l'importun. Ce n'en était pas un mais une, blonde de surcroît.

Contre toute attente et malgré mes projets champêtres, je lui avais ouvert. Assis derrière le bureau, je l'attendis, Maria-Dolores aussi. J'entendis son pas sur le palier, sa voix également. À qui parlait elle ? De la fenêtre, il ne m'avait pas semblé que quelqu'un l'accompagnât. Elle frappa à la porte et avant même que je l'invitasse à entrer, elle poussa la porte et s'avança, soliloquant.

— Oui oui, je te tiens au courant. Non, non, ne viens pas, je vais faire le nécessaire. Stop maman. Arrête, Non arrête. Je... Je... Bon je te rappelle !

À la périphérie de ma vision, je devinai l'expression perplexe de Maria-Dolores. Ma visiteuse, blonde donc, plutôt jolie, dans les trente-deux ans à bisto de nas, tel un héron, leva une jambe tout en saisissant son sac-à-main qu'elle posa sur sa cuisse. Alors qu'elle farfouillait frénétiquement tout en sautillant pour garder l'équilibre, j'interrogeai du regard mon adjointe. Maria-Dolores se contenta d'un haussement d'épaule :

— Laisse venir ! me dit-elle.

Toujours sur une patte, arborant un sourire tout à la fois triomphal et niais, elle extirpa un i-phone rose de son sac qu'elle brandit en me regardant, et dans le mouvement souleva la mèche de cheveux qui lui couvrait l'oreille pour me donner à voir une prothèse gris métallisé.

— Bluetooth ! S'écria-t-elle.

Sous le choc, je fis reculer ma chaise d'un demi-mètre. Maria-Dolores prit la poudre d'escampette.

Une zombie ! Ma nuque se raidit. En trois enjambées, elle s'avança et s'assit

face à moi sur la chaise réservée aux clients. Les genoux joints, elle tenait à deux mains les anses de son sac à main. Ses épaules s'affaissèrent. Par je ne sais quel sortilège, la blonde certes un peu tarte, mais pétillante et sautillante qui avait fait intrusion dans mon bureau, venait de se transformer en petite vieille posée sur un banc public. Ne manquaient que les pigeons à qui elle aurait pu jeter quelques miettes de pain sorties de son sac. Lui aussi avait pris un coup de vieux. Sous la pression de ses doigts, il perdait de sa tenue et prenait la direction de l'informe.

Maria-Dolores réapparut :

— Quelle est donc cette créature Théotime ? Dépêche-toi de l'éconduire ! elle est blonde. Pas du tout ton genre !

Je ne répondis pas. Elle se drapa dans son châle de manière théâtrale et disparut. Débarrassé temporairement de ma brune courroucée, j'interrogeais du regard la blonde assise en face de moi. Celle-là arborait toujours sa mine triste et demeurait mutique. Par la fenêtre entrouverte, une abeille entra dans la pièce, s'adonna à quelques arabesques aériennes que nous suivîmes des yeux la blonde et moi avec attention. L'insecte se stabilisa en vol stationnaire entre nous, se tourna vers la blonde, puis vers moi, et ne trouvant aucun intérêt dans la situation, repartit par où il était arrivé.

J'engageai la conversation :

— Qu'est qui vous abeille. Pardon qu'est-ce qui vous amène ?

Ecartillant les yeux, au bord des larmes, elle me répondit :

— Il a disparu !

— Il a disparu ?

— Oui il a disparu !

— D'accord, il a disparu, mais vous pouvez m'en dire un peu plus sur ce « il » ?

— C'est Damien, mon fiancé. Ça fait trois jours qu'il n'est pas rentré à la maison.

Je sentis qu'elle allait éclater en sanglots. Elle ne respirait plus, des larmes embuaient ses grands yeux bleus. Secourable, je sortis une boîte de mouchoirs en papier du tiroir du bureau que je lui tendis. Elle s'en empara et se moucha de manière sonore.

— Si j'ai bien compris, votre fiancé, Damien c'est ça... À disparu ?

— Oui oui, Damien a disparu s'écria-t-elle en se tamponnant le coin de l'œil.

— Vous pouvez m'en dire un peu plus ? Depuis quand, dans quelles circonstances ?

Elle retint une crise de larmes par une contraction de tous les muscles de son visage puis enfin réussit à articuler :

— Ça fait trois jours qu'il a disparu. Il est parti lundi matin comme d'habitude, il est team manager chez Tech Futura, c'est au Millénaire, vous voyez où c'est ?

— Heu... oui, je n'ai pas eu l'occasion de m'y rendre mais je vois où ça se trouve, quelque part de l'autre côté du Lez.

— Oui oui ! Y'a plein de start-up, Tech Futura c'est une filiale française de Google.

— Et donc Damien est parti là-bas et...

— Et il a disparu ! Sa team ne l'a pas vu depuis trois jours !

— Sa team ?

— Oui, ses collègues quoi !

— Ah oui d'accord ses collègues.

— Personne ne sait où il est. Et le pire c'est que depuis trois jours, il n'a pas posté un tweet ! Rien sur Insta ou sur WhatsApp ! Vous vous rendez compte, il est peut-être mort !

Ce charabia zombiesque me crispa, mon estomac se mit à gargouiller. Je n'y peux rien, c'est physique ; à chaque fois, le contact prolongé avec les zombies indispose mon appareil digestif.

Je tentai une échappatoire :

— Je comprends, c'est grave, ça a l'air sérieux en effet. Vous devriez aller voir la police.

— La police ! Mais j'en viens ! Ils m'ont même pas calculée ! Y'avait un gros flic basané à l'entrée. J'ai bien vu qu'il matait des meufs sur Tik Tok. Le salaud ! Il voulait se débarrasser de moi, du genre faut pas s'inquiéter ma p'tite dame, il va rentrer ce soir et patati et patata.

Et là, elle éclata en sanglots. Mon stock de mouchoir épuisé, mon estomac en capilotade, j'ai craqué. J'ai bien vu que Maria-Dolores me faisait les gros yeux, mais par grandeur d'âme ou par lâcheté, j'ai accepté l'affaire de la blonde éplorée qui me faisait face, et qui dans mon bureau se livrait sans retenue à un véritable épisode cévenol lacrymal. Conditions habituelles : 80 euros par jour plus les frais.

La cliente s'appelait Juliette. Après son départ, je restai de longues minutes assis, un peu groggy, l'estomac patraque, sous le regard goguenard de Maria-Dolores

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Elle est blonde.

— Elle est blonde et alors ? je te rappelle qu'en matière de clientèle, je n'ai

pas de préférence.

— La clientèle, la clientèle, non mais tu as vu comment cette gadji te regarde. Elle veut te croquer et toi tu ne vois rien !

— Tu ne serais pas un peu jalouse Maria-Dolores ?

— Jalouse ? jalouse ? Espèce d'espèce ! Je veille sur toi et toi tu me manques de respect. Cornegidouille ! tu t'es fait avoir. Le coup des larmes, ça marche à chaque fois. Certains jours, je me demande comment les hommes font pour être aussi bêtes.

— Je ne suis pas d'humeur à supporter tes sarcasmes. Je t'abandonne céans, mon ventre est à l'agonie, je vais illico chez Jeannot, mon docteur attitré.

— C'est ça, c'est ça, prends la fuite. Tu ne perds rien pour attendre coño !

N'en pouvant plus et surtout écoutant mes signaux stomacaux, je me dirigeai vers la sortie.

— Théotime !

— Oui

— Dis-moi que tu m'aimes

— Oui je t'aime, une pleine cagette.